

UN MATIN ORDINAIRE

« Géraldine Peterson, 35 ans depuis hier, mariée, un enfant, juriste d'entreprise, j'habite au 61 rue de l'amiral Roussin dans le 15^{ème} arrondissement à Paris. Je ne sais exactement par où commencer, monsieur le juge, tout est tellement confus, et les événements remontent à presque six mois maintenant. Comment je vais ? Oh, comme-ci comme ça, clopin-clopant, je me remets doucement, si on peut réellement se remettre d'une épreuve comme celle-ci. Ma situation personnelle n'est pas des plus simples : je suis suivie par un psy deux fois par semaine à l'hôpital Cochin, et je suis sous anti-dépresseurs... Mon mari a quitté le foyer, au début de l'été, il ne supportait plus. Des bruits de marteau-piqueur résonnaient dans son crâne. Non, pour l'instant, le divorce n'a pas encore été prononcé mais il en a formulé la demande. Nous allons probablement être amenés à nous revoir, monsieur le juge... Vous ne traitez pas les affaires familiales ? Grand bien vous fasse ! Certes, je suis devenue un peu cynique depuis l'agression mais, que voulez-vous, on se protège comme on peut.

Mes amis ? Quels amis ? Non, je n'ai plus personne. Je ne fréquente plus personne. Au début, vous l'imaginez, tout le monde est gentil ; on vous appelle, on vous

soutient, on vous sort. C'est presque la lutte pour savoir qui prendra le mieux soin de vous. Les parents, la famille, les copains, on n'est jamais seul... Mais les gens malheureux sont ennuyeux, ils vous gâchent la meilleure des soirées avec leur détresse, ils vous sapent le moral de leurs larmes. Alors, on se lasse, les coups de fil s'espacent et les visites se raréfient. C'est de bonne guerre, j'aurais sûrement agi de même...

Professionnellement ? Je pense que le mot adéquat serait : catastrophique. Mon employeur a pourtant été compréhensif. Après l'agression, il m'a appelée pour m'assurer de son soutien et m'a autorisée à revenir travailler « quand tout irait mieux ». Il a même ajouté : « Votre santé prime sur tout le reste, madame de Peterson ». C'était très élégant, grandiloquent peut-être mais appréciable. À mon avis, il devait s'imaginer que ma convalescence durerait quelques semaines, un mois tout au plus. Au bout de trois semaines, il m'a téléphoné, en personne, pour « prendre de mes nouvelles ». Je crois qu'on s'est compris, monsieur le juge, c'était surtout pour savoir quand je comptais reprendre mon poste ! Il était mal à l'aise d'ailleurs le pauvre chéri, mais il ne s'est pas dégonflé, c'est l'essentiel. Je lui en ai été particulièrement reconnaissante. Après un mois et demi, il a délégué le coup de fil gênant à sa secrétaire. Il ne devait plus se sentir très fier, le pépère, surtout pour m'informer qu'il allait considérer mon absence comme une avance sur mes congés payés. Au deuxième mois, j'ai reçu un simple courrier m'indiquant qu'ils « comprenaient ma situation » mais qu'ils devaient aussi « tenir compte des réalités écono-

miques » et que, du coup, mon salaire ne me serait plus versé. Ce n'est que le mois dernier que j'ai reçu ma lettre de licenciement. « Abandon de poste. » C'est réglo, rien à dire, je ne peux pas leur en vouloir, chacun fait ce qu'il a à faire. Non, monsieur le juge, je n'ai pas encore trouvé de nouvel emploi. Non plus, vous avez raison de le préciser, je n'ai pas encore commencé à chercher. Ça ne tombera pas tout cuit, je sais bien, mais je ne me sens pas encore prête.

L'agression ? Vous voulez que je vous raconte l'agression ? Allons, vous savez tout puisque vous avez déjà lu les rapports de police ! Tout y est, tout est dit. Qu'est-ce que je pourrais ajouter ? Bon, bon, si vous insistez. Je vous demande juste de m'excuser par avance si des larmes coulaient. Merci de ne pas y prêter attention. Malgré tout, j'ai conservé certaines pudeurs... Cela s'est produit le 22 juillet 2007, aux alentours de 7 h 15, au croisement de la rue de la Croix-Nivert et de la place Cambronne. C'était un matin ordinaire. L'aurore et la nuit se mêlaient, le dôme des Invalides scintillait de lueurs. La journée s'annonçait magnifique, pas un nuage dans le ciel azur, les Parisiens avaient déserté la capitale, l'abandonnant aux touristes et aux flâneurs, pas de bouchons pour aller au bureau. Le paradis. Je portais une robe légère, noire en coton...

Si, c'est important, bien sûr que ça compte, c'est même primordial ! Monsieur le juge, vous m'avez demandé de vous raconter l'agression, je vous la raconte. Si la météo du jour, la façon dont j'étais vêtue ou les

images qui m'ont traversé l'esprit ne vous intéressent pas, dites-le tout de suite et j'arrête mon récit ! Merci. Je reprends. Une légère brise soufflait, ce qui est très rare dans la capitale, j'avais ouvert ma fenêtre pour goûter la quiétude du temps. C'est alors qu'il est arrivé. Il, oui. Par derrière, je ne l'avais pas remarqué, et pendant toute la durée de l'agression, je n'ai pas vraiment eu l'occasion de distinguer son visage. Il était jeune, avec une cagoule rabattue sur le crâne, c'est tout ce que je peux dire. Il a ouvert brusquement la portière et m'a saisie par le bras, je n'ai même pas réalisé ce qui m'arrivait. En moins d'une seconde, il m'a tirée hors de l'habitacle et m'a précipitée sur le bitume. Non, ma ceinture n'était pas bouclée, c'est juste. Ça a été très violent, je suis tombée la tête en avant et mon menton a heurté le sol. Les médecins pensent que c'est probablement à cet instant que ma mâchoire s'est fracturée, je ne me rappelle plus, tout s'est passé si vite, vous savez !

Pendant que j'étais à terre, il s'est installé au volant et a tenté de s'enfuir, c'est ce que l'enquête de police a conclu en tout cas, mais je ne l'ai pas vu. Tout de suite, sans penser à la douleur ou à la terreur qui me vrillait les entrailles, je me suis relevée et j'ai bondi dans le véhicule. J'ai essayé de lui faire lâcher prise, de le tirer dehors, mais la partie était vraiment trop inégale. Il m'a frappée une fois au menton, la douleur a été électrique, ma tête a cogné contre la portière. Immédiatement, je suis revenue à la charge et me suis à nouveau agrippée à lui. Je ne voulais rien lâcher !

Alors il a appuyé sur la pédale d'accélérateur. J'ai commencé à courir à côté et à essayer de grimper dans l'auto. Il m'a donné un nouveau coup de poing en pleine face et, subitement, mon arcade a éclaté dans un bruit étouffé. Groggy, je me suis affalée sur lui. J'avais les pieds qui pendaient à l'extérieur et le corps au niveau de ses jambes. Et là, il s'est déchaîné. Il a relevé sa chaussure au-dessus de ma tête, et il m'a cognée, tabassée, encore et encore. De grands coups de pieds sur le visage, vous avez vu les photos, monsieur le juge ; le nez, les pommettes, les yeux, tout a craqué. Je saignais de partout. Excusez-moi, c'était... au-delà des mots, d'une violence inouïe, sans nom. Une pluie d'horions s'est abattue, j'ai lâché prise. Je suis tombée, à plat ventre sur le goudron, au milieu du carrefour désert, la tête en sang, choquée. Et il a accéléré.

« À l'aide ! ai-je hurlé. Au secours ! »

Je le regardais s'éloigner, impuissante. C'est terrible d'être démunie, abominable !

C'est à ce moment précis, sûrement parce qu'il avait perçu mes cris de détresse, que l'officier David Courdet a déboulé. Évidemment, je ne le connaissais pas à l'époque mais depuis, je pense à lui tout le temps. Témoignera-t-il au fait ? Il est déjà venu ? Ah, très bien ! David, le héros, la légende de son commissariat, le meilleur tireur de tout Paris... Comment ça, j'ironise ? C'est son supérieur qui me l'a certifié, et j'ai pu le constater par moi-même, vous avez déjà oublié ?

Je n'ai pas eu grand-chose à expliquer pour qu'il comprenne. Je bavais du sang, le bitume de la place s'en souvient encore. Mes dents s'effritaient dans ma bouche. C'était infect... Il a déboulé au pas de course de la rue Cambronne et s'est arrêté à ma hauteur. Un vrai cow-boy, ce garçon, Eastwood dans ses jeunes années. Très professionnel, sûr de lui, idéal pour le job, je dirais presque que c'était l'occasion de sa vie, la justification de ses sacrifices. Tout convergeait vers ce moment. Enfin, il serait utile ! Enfin, il sauverait une vie ! Il dégainerait son arme pour protéger une faible femme agressée par un salaud. C'était blanc et noir, républicain, les gentils d'un côté, les méchants de l'autre. Tout ce qu'il aimait, hein ?

Il a tiré son flingue de son étui, a fléchi les jambes pour se stabiliser et n'a pas tremblé. Ça devait être impressionnant à voir, Chuck Norris, un dimanche midi, sur TF1. Je ne lâchais pas la voiture des yeux et, un peu comme dans un film, j'ai presque vécu la scène au ralenti. La détonation a été assourdissante, la balle a filé droit dans un sifflement et tout là-bas, juste sous le métro aérien, alors que l'autre était en train d'entamer son virage à toutes blindes, le pneu de ma Clio a explosé. C'était parfait, millimétré, propre et sans bavure. La voiture s'est emballée puis est partie en tonneaux dans le petit parc à côté...

Non, je n'ai pas vu le visage de David à ce moment. Je fixais la Clio qui ne s'arrêtait pas de rebondir. Mais il devait être heureux, un léger rictus de satisfaction au coin des lèvres, peut-être ? C'est sûr, il venait de



décrocher la décoration qu'il pourrait accrocher en dessous de celle de son père. Chez les Courdet, on doit être flic de père en fils, j'imagine !

La Clio a valdingué. Puis elle s'est écrasée sur le toit.

Le temps a alors semblé comme suspendu. Cela a duré quelques secondes, deux ou trois, je ne saurais dire. Pas un bruit dans la ville, les oiseaux ne sifflaient plus. Il ne restait que David et moi qui fixions la Clio.

J'ai retenu mon souffle. Je n'ai pas cligné des yeux. J'ai prié. Et la voiture a explosé. Dans un feu d'artifice d'une violence inouïe, le souffle de l'explosion m'a anéantie. Je me suis retournée vers David qui exultait. « Un de moins... » a-t-il murmuré très distinctement. J'ai cru devenir folle ! Tout s'est précipité, le monde a basculé !

Je ne me cherche pas d'excuse, monsieur le juge, j'essaie seulement de vous expliquer ce qui s'est passé. En moi, quelque chose a cédé, une digue emportée par la mer démontée. La colère a pris le dessus, la rage s'est répandue dans mes veines. En une seconde, j'ai vu rouge et j'ai perdu le contrôle de moi-même.

Je me suis relevée, il m'a tendu la main pour m'aider, l'imbécile ! Je lui ai sauté au visage et l'ai mordu. J'aurais voulu le tuer ! Je l'ai roué de coups de poings, le venin coulait tout seul, la folie s'était emparée de moi. J'ai arraché un bout de sa joue avec les dents et essayé de le mordre au cou... Oui, je le confesse,





monsieur le juge, j'ai voulu le tuer. Je n'y suis pas parvenue mais je l'ai souhaité, et je le désire encore !

Il a retiré sa plainte contre moi ? Ah ! Et je devrais le remercier ? Son collègue est arrivé jusqu'à nous au pas de course et m'a ceinturée, c'est grâce à lui si David a encore des yeux. Autrement, je les lui aurais arrachés. Il nous a séparés. J'écumais de rage. David m'a regardé, interloqué. Incrédule, il se tenait la joue. Pauvre bonhomme !

C'est alors que, juste à côté de nous, est tombé du ciel un reste enflammé de la Clio, un morceau disloqué qui a roulé entre nous trois, un bout difforme et fondu mais qu'il a immédiatement reconnu : le fauteuil de bébé de mon fils de deux ans qui dormait paisiblement sur la banquette arrière...

Voilà, monsieur le juge, je vous ai tout dit. À votre tour de parler. De toute façon, moi, j'ai déjà été condamnée à perpétuité ».

